

XYZ. La revue de la nouvelle



Accident de parcours

Anne Brunelle

Numéro 58, été 1999

Bals

URI : <https://id.erudit.org/iderudit/4406ac>

[Aller au sommaire du numéro](#)

Éditeur(s)

Publications Gaëtan Lévesque

ISSN

0828-5608 (imprimé)

1923-0907 (numérique)

[Découvrir la revue](#)

Citer cet article

Brunelle, A. (1999). Accident de parcours. *XYZ. La revue de la nouvelle*, (58), 36–42.

Accident de parcours

Anne Brunelle

Il faisait nuit lorsqu'elle ouvrit les yeux. D'abord un peu désorientée, le regard embrumé sans cet arrière-goût familial de champagne entre les lèvres, elle faillit tomber de l'étroite couchette de planches. Elle se tint immobile un moment, savourant les derniers tours de manège, navire battant pavillon de légèreté sur la mer houleuse des états incertains. Le casse-tête de ses souvenirs élucidé, elle se dressa sur les coudes, jaugea d'un regard critique la pièce poussiéreuse où quelques chaises empaillées trônaient dans la lueur des lampions. Très déçue de ne trouver personne à son chevet, elle fut consternée de constater qu'on avait même négligé de mettre un téléphone à sa disposition. Il lui faudrait attendre pour aviser la mission de ce délai imprévisible. Qu'allait-on penser d'elle : en retard dès le premier jour !

Elle parcourut à nouveau le bout de papier jauni qu'elle avait découvert sur une table d'appoint, son exaspération allant bien au delà de l'incongruité linguistique du message : « Vous venir Château pour Bal. Chercher Vous quand Temps. » Une invitation pour aller au bal ! Elle eût tout donné pour prendre une douche et se changer, délibérant entre le drapé d'Armani et le petit Chanel de satin, mais elle avait eu beau ouvrir portes et placards, elle n'avait trouvé ni salle de bain ni même d'eau courante, et ses bagages avaient sans doute été égarés, pis encore, subtilisés dans la confusion.

— Typique ! maugréa-t-elle. *Veni, vidi, vici*, et il a fallu que je choisisse le tiers-monde !

Au moins la douleur s'était dissipée ; elle n'aurait même pas d'ecchymose ou d'égratignure à exhiber pour souligner ce

malheureux contretemps. Elle gratta tant bien que mal la tache de sang qui maculait le devant lacéré de son chemisier, épousseta son pantalon de cachemire du revers de la main. Ses hôtes, vraisemblablement membres éminents de l'aristocratie locale, comprendraient, étant donné les circonstances. Et ils feraient le nécessaire au château ; elle n'allait tout de même pas passer la soirée dans cette tenue ridicule !

On frappa à la porte. Lorsqu'elle ouvrit, un chauffeur en livrée l'intima du geste à le suivre. Les maîtres avaient de la classe : une énorme limousine noire, élégante relique de la dernière guerre mondiale, l'attendait au bout du jardin.

— Bonsoir ! Où sommes-nous ? Où allons-nous ? Mais attendez-moi ! fulmina-t-elle en courant derrière lui. Quel rustre !

Pour toute réponse, elle obtint un haussement d'épaules ; de toute évidence, un villageois qui ne comprenait pas le français. Quelle langue parlait-on dans ce pays perdu ? Elle aurait dû s'informer avant de partir, mais il y avait eu si peu de temps à perdre. Quelques instants plus tard, ils roulaient lentement sur la route de campagne.



Après plusieurs années passées à essayer de percer dans les milieux littéraires, elle en avait eu marre des perpétuels rejets et des lancements où tout le monde semblait l'éviter. Personne ne voulait reconnaître l'étendue de son érudition ni la subtilité de son verbe ; le mot juste avait toujours trop de syllabes pour cette bande d'illettrés ! Sur un coup de tête, elle avait découpé la petite annonce dans *Le Devoir* : assistante pour chargé de mission aux Nations unies, un poste prestigieux qui lui permettrait de faire valoir ses qualités et ses talents. Sans plus réfléchir, elle avait expédié son *curriculum vitæ*, enjolivant un peu son expérience personnelle et sa connaissance des langues étrangères. Son enfance privilégiée à la frontière de Westmount et la stricte

éducation qu'elle avait reçue chez les sœurs de la Congrégation faisaient d'elle une parfaite candidate pour les négociations internationales, les soirées d'ambassade, les entrevues télévisées.

Quelques semaines plus tard, on lui offrait un stage de six mois à Vlasenica ; serait-elle prête à partir vendredi ? Elle avait accepté sans hésitation. Un jeune homme bien mis, quoique plutôt impoli, l'avait rencontrée à l'aéroport. De quel droit s'était-il permis de passer des commentaires sur le volume de ses bagages ; ne savait-il pas qu'elle devait être munie du nécessaire tout autant pour patauger dans les tranchées boueuses que pour briller dans les grandes réceptions ? Il lui avait fait signer son contrat et lui avait remis billets d'avion et documents de voyage en rigolant. Tout s'était déroulé si rapidement : un matin, elle ouvrait son courrier et, quatre jours plus tard, elle se retrouvait sur les routes de Bosnie entourée de vignobles en fleurs.

Puis il y avait eu l'accident. Absorbée par ses rêves de conquêtes diplomatiques, un ambassadeur décoré et presque célibataire accroché aux lèvres, elle n'avait pas vu le tracteur au détour du chemin. Elle l'avait frappé de plein fouet, désarçonnant le fermier dans un vacarme de métal torturé. Lorsqu'elle avait repris ses sens, plusieurs personnes gesticulaient comme des marionnettes possédées dans les feux intermittents des véhicules d'urgence. Une douleur aiguë lui déchirait la poitrine. Elle croyait avoir gémi ; un ambulancier s'était penché sur elle, avait baragouiné quelque chose d'une voix gutturale. Puis à nouveau le trou noir.



La route était bordée d'arbres épars se découpant sur la toile d'un timide clair de lune. Le chauffeur tourna à droite et s'engagea dans une allée secondaire plutôt cahoteuse. Des buissons denses, que les phares pénétraient à peine, écorchaient pitoyablement les flancs de la limousine. Bientôt le chemin s'élargit, et le chauffeur ralentit devant un grand manoir rustique.

— Vous devez sûrement vous tromper, dit-elle avec impatience.

Il grogna furieusement, la tira de la voiture par la manche et lui indiqua, d'un ton sur lequel on ne pouvait se méprendre, qu'elle était parvenue à destination. Puis il s'éloigna dans un crissement de pneus, la laissant seule dans le noir.

Abasourdie, elle se tourna vers la maison obscure. Les volets fermés qui pendouillaient sur leurs charnières et les murs de pierre recouverts de chaux effritée par le temps en disaient long sur l'état d'abandon de la propriété. On avait peut-être qualifié cette demeure de château il y a quelques siècles, mais on n'y donnait certainement pas de bal ce soir. En désespoir de cause, elle grimpa la douzaine de marches qui menaient à l'entrée, se préparant à marteler son indignation sur la porte, lorsqu'un valet en costume d'époque, perruque poudrée et bas de soie s'il vous plaît, ouvrit avec cérémonie.

— Bonsoir ! s'exclama-t-elle avec un soupir de soulagement. Je ne savais pas qu'il s'agissait d'un bal masqué. Peut-être célèbrez-vous l'Halloween en mai par ici ?

Sans dire mot, le valet s'enfonça dans la pénombre. Elle le suivit au trot dans une antichambre dallée puis le long d'un large couloir, leurs pas faisant écho dans le silence. Elle remarqua, sans trop y attacher d'importance, qu'il y avait peu de meubles et que les lambris dénudés étaient dans une condition lamentable. Pouvait-on vraiment s'attendre à autre chose dans une région déchirée par la guerre civile ? Le valet s'arrêta soudainement et entrouvrit un portail monumental. Éblouie, elle se sentit catapultée en plein cœur de la fête, terrassée par le tonnerre de la musique et des conversations.

Un grand bal champêtre battait son plein dans les jardins du domaine. C'était une réunion sans appareil : les seules décorations consistaient en milliers de lumières blafardes mouchetant les arbres. Tous les villages des environs semblaient s'être donné rendez-vous pour l'occasion. Plusieurs centaines de personnes criaient à tue-tête, s'agitaient frénétiquement en cadence avec la

cacophonie folklorique, se bousculaient même dans le feu de discussions animées. Elle contempla d'un œil ébahi cette foule bigarrée, ce rassemblement extraordinaire de caricatures historiques et sociales : duchesses et marquises côtoyaient une masse de paysans aux mains calleuses, intellectuels et prostituées riaient de concert, des troupes d'enfants malpropres se faufilaient entre les bottes d'officiers de toutes époques et allégeances, idiots, ouvriers, marchands, religieuses, jeunes et vieux, riches et pauvres. Quel panorama ! Malgré les efforts de la populace, on ne pouvait cependant s'empêcher de noter les effets désastreux de la situation économique précaire : une bonne majorité des déguisements étaient crasseux et déchirés, plusieurs en lambeaux, et les gens étaient si pâles, leurs visages livides, funèbres presque de tant de privation et de pauvreté.

— Comme dans l'un de ces films étrangers, murmura-t-elle en connaissance.

Elle fut soulagée de voir que plusieurs avaient choisi de venir dans leurs habits de tous les jours et que son apparence ne discorderait pas trop avec celle des autres invités ; on n'était pas au Ritz et elle aurait fait preuve de mauvais goût en se pavanant dans ses grands atours.

Elle partit à la recherche de ses hôtes. Ne sachant par où commencer, elle s'approcha d'un petit groupe où quelques infirmières conversaient allègrement avec un hussard galonné.

— Bonsoir ! Belle soirée, n'est-ce pas ? Pourriez-vous m'indiquer où sont nos hôtes ?

La conversation s'interrompt le temps qu'on la dévisage d'un air indifférent, puis reprit de plus belle. Ils parlaient une langue qu'elle devina être l'allemand et n'avaient probablement aucune idée de ce qu'elle racontait. Elle ne se laissa pas désarmer pour autant ; ce n'était pas la première fois qu'on lui réservait un accueil aussi chaleureux ! Elle entreprit de trouver d'abord quelqu'un qui la comprendrait.

— Parlez-vous français ? *Do you speak English ?* demanda-t-elle à la ronde.

Mais sans succès. Quand on ne l'ignorait pas complètement, une simple expression d'impuissance était tout ce qu'elle pouvait tirer des autochtones. Après quelques minutes de poursuites inutiles, elle décida de retourner vers la résidence pour y dénicher un serviteur qui pourrait la renseigner. Mais elle eut beau regarder de tout côté, elle n'apercevait plus que des forêts illuminées à l'horizon. Elle s'était aventurée trop loin, s'était perdue dans la foule ! C'était vraiment le comble ! Une envie de pleurer l'envahit.

— *Howdy, Miss ! Did you just get here ?*

Elle fit brusquement volte-face et se retrouva nez à nez avec un jeune soldat américain au sourire niais. Il ne devait pas avoir vingt ans, une tignasse rousse couronnant son teint blême d'adolescent pubère. Elle ne put contenir une grimace de dédain en l'examinant. Avait-on idée de se présenter affublé ainsi : son uniforme était en loques, dissimulant tout juste des sous-vêtements d'un vert douteux, et il ne portait ni bas ni chaussures aux pieds ! Les bonnes manières à l'américaine, on pourrait en reparler ! Mais enfin, voilà quelqu'un qui semblait prêt à l'écouter...

— *Yes, I am lost. Where are our hosts ?*

— *It's always like that at first, you'll get used to it. There's plenty of time,* ajouta-t-il en éclatant de rire.

— Pour vous peut-être, rechigna-t-elle, mais en ce qui me concerne, je n'ai pas l'intention de pourrir dans ce patelin d'enfer.

Prenant son irritation pour du désarroi, il entreprit de la mettre à l'aise avec quelques plaisanteries sur les mésaventures des gens qui les entouraient : des amants pris en flagrant délit, un boucher maladroit qui s'était retrouvé au menu, une sirène syphilitique, un académicien distrait qui avait goûté du sabot — quelle contrée de désaxés ! Se pouvait-il vraiment qu'il y eût des épidémies de choléra et de peste bubonique dans les environs ? Non, non, il se moquait, comme si c'était le temps de blaguer ! Et puis elle n'arrivait pas à bien saisir ses propos entre le bruit

étourdissant des festivités et les diphtongues traînantes de son accent sudiste. Cette conversation commençait à s'éterniser. Elle sentait l'agacement monter en elle, ne pouvait s'empêcher de scruter la foule dans l'espoir d'y découvrir quelqu'un de civilisé.

Constatant finalement que tout effort pour l'égayer resterait vain, il s'enquit de ses origines. Elle prit son courage à deux mains et s'efforça de répondre, mobilisant tant bien que mal les quelques mots d'anglais qu'elle avait appris à l'école, frustrée de ne pouvoir l'éblouir de tous les détails.

— *Nice job for sure*, commenta-t-il simplement lorsqu'elle eut terminé. *But what brought you here?*

— *You see, I had a car accident...*

— *A car accident*, approuva-t-il en l'interrompant. *Me, I stepped on a land mine a while back.*